

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [6] (1903)
Heft: 37

Artikel: Méran : journal d'une jeune malade
Autor: Heyse Paul
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-253142>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

* * POUR LA FAMILLE * *

PARAISSANT

A PORRENTUUY



N° 37

Supplément du Dimanche 13 Septembre

1903

MÉRAN

JOURNAL D'UNE JEUNE MALADE (Suite)

Il doit être riche, si j'en juge par son costume élégant et la belle bague qu'il porte au doigt. Ses traits altérés décèlent une phthisie très avancée. J'aurais voulu le distraire en lui communiquant les réflexions que me suggérait ma lecture, mais ce n'eût pas été convenable aux yeux du monde; je m'abstins donc, tout en maudissant cette étiquette absurde qui comprime ainsi nos meilleurs instincts. Cependant, comme il voulait noter quelque chose sur son carnet, son crayon tomba par terre. Voyant ses vains efforts pour le reprendre, je le ramassai et le lui tendis. Il me remercia d'un air étonné, en même temps j'entendis les dames chuchoter derrière moi. Sans doute, ce léger service rendu au pauvre invalide leur paraissait une inconvenance de ma part. J'avais agi peut-être en petite bourgeoise, mais qu'importe? je ne suis ni ne veux être autre chose.

Lorsque je me levai pour quitter le jardin, il me salua très poliment. Aussi j'ai vite oublié les ricaneurs des belles dames, et ils ne m'ôtèrent point l'appétit, quoique la soupe qui m'attendait fût malheureusement encore plus blonde que les boucles de madame la secourseuse. Je viens de recevoir une lettre de mon cher vieux docteur, mon meilleur ami. Il veut savoir ce que je fais, ce que j'éprouve, comment je supporte le climat. Il se reproche de ne m'avoir pas caché la vérité, tout en me félicitant de mon courage et de ma ferme résignation. Il essaie même de me redonner quelque espoir. « N'oubliez pas, écrit-il, chère Marie, que la nature opère souvent des miracles qui confondent tout ce que la science et l'expérience nous ont appris ».

Mais il le sait bien, je ne veux pas d'autre consolation que la vérité pour le peu de temps qui me reste encore à vivre.

Quelques jours plus tard.

Ce matin, un vent froid soufflait avec force. Je suis restée dans ma chambre et j'ai fait le métier

de couturière; mes vêtements en avaient grand besoin. Après-midi, le temps s'étant amendé, je suis sortie. La rue de Rennweg était encombrée de vendangeurs, de chars et de bestiaux. A cent pas de la ville se trouve une ferme isolée où mon hôtesse m'avait dit que l'on peut se procurer du lait tout frais tiré. Ne me sentant pas très disposée à la marche, j'entraai dans le jardin de cette ferme. Comme je cherchais une place à l'écart des visiteurs, du reste peu nombreux, le jeune homme malade, qui était assis sous l'ombrage d'un superbe oranger, se leva, et, s'approchant de moi, m'offrit un siège à sa table. Pour la première fois, j'entendis sa voix, dont le son grave et mélancolique me charma. J'acceptai avec reconnaissance non seulement la chaise, mais encore une tasse de lait qu'on venait de placer devant lui.

Nous eûmes un entretien fréquemment interrompu par de longues pauses, durant lesquelles il retombait accablé sous le poids de son mal. Nous parlions de la vie journalière des malades et de leurs misérables promenades au jardin d'hiver. Je lui dis que cela me rappelait les boîtes vitrées dans lesquelles mon petit frère Ernest élève ses chenilles et les nourrit jusqu'à leur métamorphose.

— Votre comparaison est trop flatteuse, me répondit-il avec un triste sourire. Croyez-vous que la plupart de nos compagnons d'infortune deviennent jamais de vifs et joyeux papillons? En tout cas, ce ne sera certainement pas sur cette terre.

Pour le tirer de ses sombres pensées, je me mis à lui décrire les usages de ma petite ville natale, où l'existence patriarcale, mais étroite et monotone, pèse d'un poids si lourd; je lui dis combien je me sentais soulagée et libre depuis que je me sentais incurable, qu'il me semblait être comme un condamné à mort qu'on vient délivrer de ses chaînes. Il m'écoutait avec intérêt, quoique d'un air incrédule. Lorsque je me tus...

Le lendemain.

Je fus bien désagréablement interrompue hier au milieu d'une phrase. Ma porte s'ouvrit tout à coup, et l'officieuse sœur de charité, la dame sans nerfs, se précipita dans ma chambre avec une figure grave et solennelle qui ne m'annonçait rien de bon. Elle ne se donna pas le temps de reprendre haleine, s'assit sur le canapé, et, sans préambule, commença son discours, longue diatribe contre mon ingratitude, ma légèreté, mon inexcusable conduite vis-à-vis de la société du Wassermayer, mes imprudentes et coupables relations avec un homme dont on ne connaît ni les antécédents ni les mœurs, qui, ayant déjà un pied dans la fosse, pouvait se faire un jeu de compromettre l'avenir d'une jeune fille.

Devant ce déluge d'accusations, je demeurai comme pétrifiée ; mon cœur battait si fort qu'il me fut d'abord impossible de répondre un seul mot. Cependant, comme elle se taisait en me foudroyant de son regard, je repris courage, et tout en la remerciant de sa sollicitude, inspirée sans doute par d'excellentes intentions, je lui déclarai que ma conscience ne me reprochait pas la moindre faute, que n'ayant plus que peu de temps à vivre, je ne me croyais nullement obligée de me préoccuper des atteintes de la médisance et que j'étais venue à Méran non pour quêter les suffrages d'une société qui m'est tout à fait étrangère, mais pour passer

mes derniers jours de la manière la plus agréable et la plus conforme à ma nature. Elle se leva d'un air digne qui contrastait singulièrement avec sa large face et ses boucles blondes. — Adieu, mon enfant, dit-elle, vous êtes tellement indépendante, que ce serait une indiscretion d'insister davantage. — Puis elle sortit brusquement.

Triste monde, plein de petites misères ! N'y a-t-il pas un coin où une pauvre créature puisse mourir à sa façon ? Il se peut que je ne sois pas très raisonnable ; mais il faut du temps pour le devenir, et je n'ai

pas de temps à perdre. Peut-être serait-il plus sage de ne pas braver l'opinion, de me soumettre à ses exigences. Sage, oui, mais bien triste, et cette triste sagesse en vaut-elle la peine ? Qu'est-ce que cela me fait en définitive qu'on m'abandonne à ma solitude ? Je ne demande pas mieux.

S'il est coupable, est-il moins à plaindre ? Peut-être sa mélancolie provient de ce qu'il a des reproches à se faire, de même que ma sérénité résulte de mon innocence. Nous allons quitter chacun une vie différente ; je n'ai ni repentir ni regret, peut-être a-t-il l'un et l'autre.

Aussi notre mort ne sera pas non plus semblable, et, pourquoi serait-ce un crime d'échanger avec lui quelques mots ? Des gens qui partent ensemble pour un long voyage se lient quelquefois d'amitié dès la première station ; les blâmera-t-on de ce qu'ils s'adressent déjà la parole avant de monter en voiture ?

Le 22.

Le jeune malade était dans la boutique du libraire, où je suis allée ce matin chercher quelques cahiers de musique. Il m'a demandé si j'avais été moins bien ces jours derniers, qu'on ne m'avait pas vue au Wassermayer. — Non, répondis-je en rougissant, mais je n'étais pas en humeur de sortir. — Puis nous parlâmes de la musique qu'il aime passionnément.

— J'ai même eu jadis une voix qui depuis longtemps s'est éteinte, dit-il en riant.

Quand nous sortîmes, je voulus d'abord lui dire adieu et m'en aller chez moi ; mais j'eus honte de cette lâcheté, nos pas se dirigèrent du côté de la promenade. Le soleil était splendide, les gens portaient leur manteau sur le bras, à peine quelques feuilles jaunies trahissaient-elles l'approche de la fin d'octobre. Lorsque nous passâmes devant les bancs de la société, j'étais heureuse de me sentir si gaie. Mes plaisanteries faisaient rire mon compagnon, ce qui stimulait encore mon courage. — Bonnes gens, disais-je en moi-même, qui trouvez bon de vous moquer en vous



Le Pape Pie X

drapant dans votre vertu, sachez combien je suis heureuse de pouvoir répandre encore un dernier rayon de gaieté sur ce pâle visage, à demi couvert déjà des ombres de la mort.

Nous nous sommes promenés pendant une heure entière et je n'ai pas ressenti la moindre fatigue. J'ai pu contempler sa figure tout à mon aise. Ses traits ne sont ni réguliers ni remarquables; mais, quand il parle, son regard a quelque chose de fin et de rêveur qui lui sied à merveille. Il ne paraît pas avoir plus de vingt-six ans; ses manières aisées et polies montrent qu'il a toujours vécu dans la meilleure société. A côté de lui, ma toilette de petite bourgeoise et mon manque d'usage devaient ressortir d'une manière étrange. Sachant quel hôtel il habite, j'ai cherché sur la liste des étrangers quel pouvait bien être son nom. Suivant toute probabilité, c'est un M. Morrik, de Vienne.

Le 26.

Deux journées d'ennui... J'étais comme anéantie, je suis restée dans ma chambre à lire, à faire de la musique, et malgré cela j'ai bien reconnu que la solitude même a ses heures pénibles.

Aujourd'hui, me trouvant mieux, je suis sortie. La première personne que j'ai rencontrée était M. Morrik; c'est bien son nom, une personne s'est adressée à lui en le nommant ainsi. Nous sommes restés longtemps assis sur un banc du jardin d'hiver; il ne faisait pas assez chaud pour se promener ailleurs. Notre entretien a vraiment été remarquable. Pour la première fois, j'ai compris ce que c'est que penser tout

haut. Les idées m'arrivaient en foule, et je les exprimais avec un aplomb dont je ne me serais jamais crue capable. Il y a chez moi comme deux esprits différents: l'un courageux, plein de bon sens et persuasif, qui se manifeste rarement; l'autre, simple et timide, qui reste comme frappé de stupeur et n'ose plus dire un mot dès que son collègue prend la parole.

Laissant libre essor au premier, je débitai un discours presque violent sur la peur de la mort, dont le pâle visage de mon interlocuteur porte l'empreinte. J'ai oublié la plupart de mes arguments, qui me semblaient irrésistibles, seulement je me rappelle que le texte de mon sermon était cette phrase de Goethe: «j'ai été un homme, ce qui signifie un lutteur.»

— Eh bien! dis-je entre autres choses, si nous sommes tous des lutteurs, si tous nous devons tôt ou tard tomber sous notre drapeau, pourquoi la lâcheté ne serait-elle une honte que pour ceux qui font métier de porter les armes? pourquoi ne regarderait-on pas comme un déshonneur, lorsque le danger s'approche, de se cramponner à la vie en pleurant et gémissant? Le soldat auquel on propose de désertir la veille d'une bataille refuse avec indignation, et courra plutôt se faire tuer en tête de ses braves camarades; le mourant qui supplie et se lamente sans cesse pour obtenir de la mort un jour, une heure, une minute de répit, n'est-il pas bien plus indigne encore d'éveiller en nous le moindre sentiment de pitié?

(A suivre.)



D'Entraygues. — Croque-le.

La partie de croquet bat son plein. Dix adversaires sont aux prises: cinq contre cinq. Qui gagnera? Ce n'est certes pas facile à dire. Sans doute, ceux de gauche, qui viennent de remporter un avantage. La boule d'un des adversaires, qui était dans une bonne position a été touchée, et il s'agit d'éloigner momentanément cette boule du jeu. «Croque-le», crient ensemble les 4 garçonnetts à

leur cinquième compagnon. Et, appuyant un pied ferme sur sa propre boule, celui-ci va envoyer celle de la partie adverse à l'autre extrémité de la place. Quel plaisir pour les gagnants! Leur mine joyeuse contraste passablement avec les mines renfrognées des adversaires. Si la partie continue ainsi, elle sera vite décidée.